

DÉCHARGE n° 189 (mai 2021)

Luce Guilbaud, critique :

Luce GUILBAUD.

Jean-Claude Martin : *Lire un jardin (l'aube viendra-t-elle)* – Tarabuste édition.

« Lire un jardin » dit Jean-Claude Martin. Lire c'est donc aussi écrire, décrire, regarder, rêver ? Bachelard, déjà, le disait « qu'on lit une maison, qu'on lit une chambre » (Poétique de l'espace). Ce jardin-là est le jardin de soi-même, de l'intimité construite, organisée, cultivée (dans les deux sens du terme). Le poète nous fait part de ses entretiens avec le jardin, il n'entretient pas forcément celui-ci en jardinier soucieux de salades ou carottes. Il va au jardin dans des lieux de souvenirs réels autant qu'imaginaires : jardin d'Eden, jardins métaphoriques, philosophiques puis poétiques. Ce jardin à livre ouvert délivre ses fruits de connaissance, de pensées, d'aventures...

Si le poète est retiré en ce jardin, s'il a le temps de méditer, il ne cultive pas ce jardin comme le ferait non plus Candide, il cherche d'abord à travailler avec les mots plus qu'avec la Terre. Ecrire est une quête à reprendre inlassablement, écrire les signes de notre existence pour lui donner sens par le livre. Le jardin réel ou inventé c'est le jardin rêvé en tous lieux et en toutes saisons de la vie. « La première chose nécessaire est d'avoir compris ce qui est sous les mots » disait Epicure, lui qui a donné à son enseignement et activités philosophiques le nom de « jardin » !

Jean-Claude Martin cultive la rêverie et les réflexions sur la vie avec humeur, humour, émotion, allusions littéraires, jeux de mots : ce « jardin des délices », cet Eden peu crédible semble être le point stratégique « mental et vrai » de l'esprit du poète. Il y connaît le bonheur d'écrire, même un « poème inutile » et le sous-titre du recueil : « L'aube viendra-t-elle » nous montre ce poète dans l'obscurité de ses questions attendant la révélation d'un autre matin plus favorable. Ce jardin éclairé par les lumières de multiples soleils successifs efface les ombres et permet d'oublier les temps douloureux de la vie. Et alors « peut-être n'aurons-nous plus peur des rêves qui viendront » dit-il.

Jean-Claude Martin écrit dans un lyrisme sans illusion, c'est « l'âge peut-être » apportant sagesse et sérénité ? « un moment de foi » le carpe diem du philosophe. Petits textes en prose, d'érudition mi-sages, mi-raison, de pirouettes ironiquement sentencieuses et de messages joyeusement mélancoliques nous révèlent un auteur bien campé sur ses pieds mais qui, sans paraître y toucher reste à distance respectueuse de lui-même et du lecteur. S'il écrit sérieusement, il sait aussi faire jouer les mots : d'entrée de jeu « le lintotroba » nous met

en joie ! Celui qui connaît les arbres par leur nom se moque un peu du naturaliste pédant. On peut noter qu'il frôle même le mauvais goût avec son « pote âgé », il fallait oser ! « Bien sûr (il n'est) pas heureux du monde qui l'entoure » mais il sait regarder, s'étonner, accepter sans se compromettre avec des mots qui lui servent de garde-fou. Il se met au service de l'exploration du monde, forcément partiel, qu'il habite lucidement, en citoyen du monde.

La lecture de ce jardin fait éclore des formes vigoureuses et des graines complices. Ni donneur de leçon, ni impudique dans « l'infinité de la dimension intime » Jean-Claude Martin réécrit au présent une poésie élégiaque et sensible.

Luce Guilbaud

Jean-Claude Martin : *LIRE UN JARDIN* (Tarabuste)

Décharge n° 189
mai 2021

Jean-Claude Martin aime la poésie d'espace. Espaces simples. Ainsi le ciel, ou les ciels. Ou encore le jardin. Il pratique une « poésie de che-valet », à savoir qu'il préfère au bureau écrire dehors, face au paysage qui pourra devenir poème à sa façon. À espaces simples, écriture simple où le fil de la pensée faufile la page. Il n'est pas avare de jeux de mots qui ponctue une poésie souriante, voire débonnaire. Le jardin évoque aussi bien les fleurs, que les oiseaux, aussi bien la terre que le ciel. Et ce lieu étroit, fermé devient comme le symbole, voire la représentation du monde. Jusqu'au paroxysme : *Le cloître porte mal son nom. Rien de plus aérien qu'une cour intérieure.* Le décor annexe planté, le poète va s'attarder tel le cadran solaire aux segments saillants du jour : matins, soleils, soirs. Le poème tend à concurrencer la peinture. C'est souvent une question de couleurs, très peu de mouvement. La page tapie jalouse la toile. Ceci pour le matin. Quant au midi, le sol singe le firmament : *Un lopin de ciel bleu.* Enfin arrive le soir : *Le ciel se pose sur la terre avec une infinie mansuétude.* Un peu à la façon dont cette poésie se lit chez son lecteur. Même si un instant la fin du jour se montre inquiétante : *L'ombre nous entre dans la gorge, gluante et lente.* Le recueil ne porte-t-il pas comme sous-titre interrogateur : « L'aube viendra-t-elle ? ». Et cette comparaison parlante pour quitter le jardin : *...les aiguilles de la pendule poussent inexorablement le temps comme un vieil infirme en fauteuil roulant.*

12 € Rue du Fort -36170 Saint-Benoit-du-Sault.

Jacques MORIN